

## **Pour un enseignement plus exigeant du français et de la littérature**

Claude Paradis

---

Numéro 104, hiver 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/57692ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Les Publications Québec français

### ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer cet article

Paradis, C. (1997). Pour un enseignement plus exigeant du français et de la littérature. *Québec français*, (104), 91–92.



# Pour un enseignement plus exigeant du français et de la littérature

par Claude Paradis

*L'enseignement du français au Québec, dans tous les ordres d'enseignement (du primaire à l'universitaire), est une poule sans tête : on court dans tous les sens sans se préoccuper de ce dont on peut réellement avoir besoin. J'essaierai de l'illustrer en parcourant ce qui se fait au niveau collégial, puisque j'y œuvre à titre d'enseignant du français et de la littérature. Je parlerai du contenu du programme actuel, du moins de la vision qu'en ont les enseignants du cégep où j'enseigne. Puis, je traiterai de l'approche (approche par compétences) dans laquelle doit s'inscrire ce contenu tout en esquissant un profil de la communauté étudiante que nous desservons ; finalement, je tenterai de dépister une issue dans ce labyrinthe qu'est l'enseignement de la langue et de la littérature en identifiant des objectifs communs qu'il serait logique de poursuivre.*

Dans l'actuel programme de français du niveau collégial, il est demandé de couvrir un vaste panorama de la littérature d'expression française, du Moyen Âge à aujourd'hui. Ce programme est vaste et pourrait être prometteur quand on pense aux quatre cours de français que l'élève doit obligatoirement suivre pendant son séjour au cégep. Mais voilà un premier ennui : le quatrième Ensemble de la séquence est un cours de communication qui, même s'il permet d'aborder la littérature, couvre un contenu autre qui n'a pas de liens directs avec ce panorama de courants historiques. Il nous faut donc ramasser à peu près dix siècles de littérature à l'intérieur de trois cours, appelés Ensembles, de soixante heures chacun. Dans cette balance des siècles, le poids de la littérature québécoise, comme le prétend Jean Larose, est en effet bien petit... De plus, on demande à l'enseignant d'aborder l'exposition des grands courants littéraires qui ont ponctué ce panorama de la littérature, à raison de deux ou trois courants par Ensemble, selon les Ensembles (au moins deux courants en Ensemble 1, trois en 2, etc.), sans compter que la plupart des courants littéraires énumérés par les devis ministériels incitent à voir la littérature française dans une très large proportion... Aussi, dans ces Ensembles, on demande d'aborder des œuvres littéraires dans au moins deux ou trois genres littéraires différents selon les Ensembles. Cela amène bien de la matière à couvrir. À titre d'exemple, songez seulement à la mécanique qu'un enseignant doit mettre en place pour exposer aux élèves

une œuvre littéraire du siècle des Lumières (XVIII<sup>e</sup> siècle). L'œuvre retenue doit être relativement importante et son auteur doit transcender son époque. Le professeur fait lire l'œuvre et il découvre alors que les élèves ne peuvent comprendre le projet de l'auteur. Il faut donc brosser un tableau historique de l'époque, exposer en gros ce qui caractérisait sa société ; bref, il faut s'improviser historien. Par la suite, l'enseignant découvre que le genre abordé est plus complexe pour les élèves que ce qu'il avait prévu, d'autant plus que l'auteur l'aborde d'une façon nouvelle qui répond à la philosophie du courant littéraire dans lequel il s'intègre. Redevenu professeur de littérature, l'enseignant profite de l'occasion pour survoler avec les élèves les aspects stylistiques et thématiques de l'œuvre lue. Et le problème se répétera pour chaque œuvre mise au programme... Est-il réaliste pour la formation de nos élèves d'avoir un programme aussi chargé ? Peut-être ; mais, en ce cas, l'on doit quand même observer l'approche dans laquelle ce panorama s'inscrit et le niveau des élèves auxquels il s'adresse.

Lorsqu'ils ont mis en marche la réforme de l'enseignement collégial, les penseurs du ministère de l'Éducation du Québec ont cru bon, peut-être pour corriger les lacunes linguistiques des Québécois, de chapeauter le tout d'une nouvelle approche pédagogique que l'on appelle « Approche par compétences ». Cette approche allait permettre une harmonisation de l'enseignement et, par la même occasion, du niveau d'attente envers les élèves. Ainsi, quand

**La plupart des courants littéraires énumérés par les devis ministériels incitent à voir la littérature française dans une très large proportion...**

un enseignant prend la responsabilité d'un cours, en plus de tous les petits problèmes entourant la matière littéraire (identifier le courant, distinguer le genre, esquisser un survol historique, etc.), il doit prendre connaissance des attentes formulées dans l'énoncé de compétence, énoncé qui est le seul but reconnu de l'Ensemble (le contenu littéraire se révélant accessoire). Pour le premier Ensemble, l'enseignant doit aborder avec ses élèves, pendant toute la session, l'analyse littéraire ; pour le deuxième Ensemble, la dissertation explicative ; pour le troisième, l'essai critique. Ce ne sont que des techniques d'écriture, mais au fond, c'est ce qu'on attend réellement de l'enseignant : c'est l'élément vers lequel convergent les connaissances littéraires ou culturelles dont les élèves doivent rendre compte. Ce sont donc ces techniques que le professeur s'échine à expliquer de façon à ce qu'elles soient bien maîtrisées par ses élèves. Ce seul aspect réclame un temps fou, notamment parce que les élèves n'ont pas atteint le même niveau de connaissances culturelles et linguistiques. Du point de vue historique, ils sont tous au même point, à la case de départ : ils ne possèdent, sauf exceptions, pas de connaissances historiques suffisantes, puisqu'ils n'ont reçu qu'un cours d'histoire lors du secondaire. Du point de vue linguistique, certains élèves possèdent bien leur langue, c'est-à-dire qu'ils sont autonomes et originaux avec celle-ci ; la plupart ne la maîtrisent que superficiellement, c'est-à-dire uniquement dans des situations bien définies et à peine lors de scénarios requérant une certaine improvisation, alors que quelques autres ne sont encore guère que des débutants. En français, contrairement à d'autres matières, on accepte aisément que tout soit toujours à recommencer sans jamais fixer de seuil pour chacun des niveaux d'enseignement. Ce n'est pas avec un ou des outils techniques que nous allons corriger la situation. Le secondaire devrait être le moment, pour l'élève, de commencer à faire sienne sa langue par le contact de quelques grandes œuvres de la littérature francophone et la rédaction de travaux plus développés, comme la dissertation. Au collégial, il devrait être tout naturel d'exiger que les élèves accèdent à la maîtrise de leur langue. Les œuvres au programme devraient être difficiles et nombreuses, en plus de couvrir un large éventail de styles. Ainsi, dans leurs compositions, les élèves seraient amenés à développer un style personnel qui les obligerait à utiliser la langue d'une manière plus rigoureuse que ne le fait l'analyse littéraire ou la dissertation. Il n'y a que l'essai critique qui oblige l'enseignant et l'élève à plus de nuances. Ainsi cette « approche par compétences » n'aura permis, à mon avis, qu'à faciliter le travail d'évaluation sans assurer aux élèves un tremplin leur permettant d'utiliser la langue et la littérature avec toute la rigueur et l'intelligence que l'on pourrait attendre d'eux.

Pour sauver l'enseignement du français, une seule solution suffit : rehausser les standards ! Il faut d'abord revenir à un enseignement rigoureux de la grammaire dès le primaire, puis à une consolidation des règles et de leurs applications au secondaire.

**Ainsi cette « approche par compétences » n'aura permis, à mon avis, qu'à faciliter le travail d'évaluation sans assurer aux élèves un tremplin leur permettant d'utiliser la langue et la littérature avec toute la rigueur et l'intelligence que l'on pourrait attendre d'eux.**

**Pour sauver l'enseignement du français, une seule solution suffit : rehausser les standards ! Il faut d'abord revenir à un enseignement rigoureux de la grammaire dès le primaire, puis à une consolidation des règles et de leurs applications au secondaire.**

ments de base de ce qui compose une phrase... Cet enseignement de la grammaire ne devrait surtout pas être appuyé par une approche aussi réductrice que l'« approche par compétences », qui s'adapte fort mal aux activités intellectuelles qui requièrent des capacités abstraites comme celles de juger et de critiquer. Au collégial, on ne devrait plus tolérer que la langue ne soit pas maîtrisée et l'évaluation des travaux des élèves, dans toutes les disciplines, devrait considérer la langue comme un élément fondamental. On devrait véritablement axer l'enseignement du français autour de la littérature, dernière chance, pour la plupart des élèves, de prendre contact avec la culture linguistique dans ce qu'elle propose de plus élevé. Il faudrait aussi s'interroger pour cibler un tant soit peu ce que doit être la culture littéraire que tout Québécois devrait posséder. Est-il réaliste et nécessaire de voir tout ce que le programme actuel demande de voir ? Veut-on faire des Québécois et Québécoises de demain des historiens de la littérature française ? Pendant ce temps, les étudiants continuent de perpétuer l'ignorance collective en regard de leur propre culture littéraire et c'est à peine s'il leur est permis de croiser quelques grands chefs-d'œuvre de la littérature universelle. Ne pas voir Shakespeare au collégial est peut-être un drame, tout comme ne jamais apprendre comment s'est difficilement constituée la littérature québécoise au XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle.

Si le programme actuel de l'enseignement du français au niveau collégial nous apparaît trop chargé, c'est notamment parce que ce programme doit composer avec une approche pédagogique, l'« approche par compétences », qui l'emprisonne bien inutilement. Les solutions n'apparaissent pas nombreuses, ce qui devrait simplifier justement la réflexion : il faut, de manière urgente, consolider l'enseignement du français au Québec, notamment en précisant le rôle de chaque niveau d'enseignement et, par la même occasion, celui de ses enseignants. Et je n'ai découvert ici que la pointe d'un immense iceberg : un élève peut maintenant sortir du cégep sans avoir eu un seul professeur qui lui ait enseigné en profondeur ce que pouvait être le théâtre, sans avoir parcouru ni vu une seule œuvre de théâtre, ou qu'un autre sorte sans avoir eu un professeur qui lui transmette des notions de base pour saisir la poésie, sans avoir eu à lire un seul recueil de poésie. De plus, on accepte que les élèves, lors de leur entrée au collégial, possèdent mal leur langue, qu'ils n'aient pas des connaissances historiques de base pour comprendre le monde actuel, qu'ils ne puissent bien souvent se situer géographiquement dès qu'ils sortent de leur ville, qu'ils ne puissent non plus toujours bien argumenter sur ce qui les touche de plus près. Comment faire le plan d'une dissertation ? Comment ouvrir un ordinateur qui dans deux ans sera obsolète ? Combien d'heures les enseignants consacrent-ils maintenant à la technique et combien leur en reste-t-il pour des connaissances de ce qui constituait, il n'y a guère de temps encore, le bagage culturel commun ? Se poser ces questions, c'est beaucoup y répondre...